

DEUX ENNEMIS

(CONTE PAR MARCEL BOULENGER)

—Dites à Mademoiselle de venir me parler!

M. Florimonde ne se mêlait pas souvent des affaires de sa famille. Sa pensée suivait plus volontiers le cours des valeurs en Bourse et les variations subtiles de la rente que les incidents domestiques. Au moindre soupçon de querelle, il flattait sa belle barbe d'un air détaché, tirait ses manchettes, regardait ses ongles brillants, et passait doucement à quelque autre sujet d'entretien. Quant à madame Florimonde, c'était une élégante et charmante mère qui se trouvait assez souvent en contestation avec sa fille Berthe, et jurait tragiquement parfois de ne plus jamais adresser la parole à celle-ci. Mais les deux femmes avaient-elles fait ce grand et réciproque serment en montant, par exemple, dans leur coupé, que chaque fois, n'y tenant plus, elles l'avaient rompu moins d'un quart d'heure après, et s'étaient embrassées avec tendresse avant même que d'être arrivées chez leurs couturières, modistes, et autres lieux où l'on a mieux à faire, n'est-ce pas, que de boudier.

Bref, il fallait une circonstance bien exceptionnelle pour que M. Florimonde eût commandé sur un ton à ce point sévère:

—Dites à Mademoiselle de venir me parler!

Mademoiselle se présenta, toute souriante, et vêtue, ou plutôt enveloppée comme une petite déesse dans un nuage de mousseline et de dentelles, qu'elle appelait négligemment son peignoir. Sa frêle personne se mouvait avec distinction parmi ces atours vaporeux et parfumés, et nous voudrions savoir quel père barbare ne se fût senti à la fois très fier de posséder une pareille enfant, et très confus devant l'obligation de la brusquer, de la contrarier seulement. Réunissant tout son courage, il commença son dialogue d'une manière on ne peut plus ferme et résolue:

—Mon enfant, tu es libre de choisir pour mari,

bien entendu, celui qui te plaira entre tous. Nous ne prétendons certes pas te contraindre, ni ta mère ni moi. Nous t'aimons tendrement, et nous te souhaitons heureuse avant tout. Mais enfin, il est juste aussi que tu répondes à notre grande affection par un peu de confiance et d'abandon. Tu nous dois compte, sinon de tes sentiments, au moins de tes actes importants et solennels. Enfin, sapsisti, Berthe, nous voudrions bien savoir pourquoi tu viens encore de refuser ce pauvre M. Paul Gévault de Croy, que tu connais depuis longtemps, qui est joli garçon, spirituel, riche et d'une famille excellente! Il te déplait?

—Oh non, papa.

—Alors, que lui reproches-tu?

—Euh... rien. Je ne l'aime pas.

—Tu n'aimes personne.

—Comment peux-tu, voyons, me dire cela à moi, qui ai deux prétendants, au contraire, entre lesquels je ne puis me décider parce que l'un et l'autre me conviennent également?

—Deux prétendants!

Il semblait que ces mots fussent intolérables pour M. Florimonde, car il parut soudain, contre son habitude, en proie à la plus grande colère.

—Deux prétendants! tu nommes ces garçons-là des prétendants?... Un Russe et un Japonais! Le premier qui t'emmènerait à des centaines de lieues, et le second plus loin encore, par delà les mers, aux Antipodes, dans un pays de sauvages! C'est inouï, ma parole, inouï...

—Mais, papa, le prince Hokouskawa est né à Versailles; sa mère était Française; et les Japonais ne passent vraiment plus auprès de personne pour des sauvages. Quant au jeune comte Varaïoff, tu ne peux vraiment pas le prendre pour un grossier Cosaque, ni pour un mangeur de chandelles...

—Non, je lui reconnais une certaine allure.

—Et le petit prince jaune, il est si laid?

—Peuh! Non, si l'on veut, quoique avec ses yeux bridés...

—En outre, on les tient pour millionnaires

tous deux. Tu me l'as dit, du moins. Les Varaïoff, enfin, remontent à Pierre-le-Grand, et le maréchal Hokouskawa, oncle de notre ami, se trouve cousin par alliance du Mikado. Que peux-tu désirer de mieux?

—Evidemment... Toutefois... tu t'en irais si loin de nous, Berthe!

—Mais j'en reviendrais en un clin d'oeil. Les paquebots et les chemins de fer vont vite. Ne sois donc pas casanier, mon père, comme tous les Parisiens.

Que vouliez-vous que fit M. Florimonde contre tant de bonnes raisons? Cette discussion avait du reste épuisé toutes ses réserves d'énergie paternelle. Et puis, c'était l'heure de la Bourse. Il murmura: "Que veux-tu, ma pauvre enfant, cela te regarde...", embrassa mélancoliquement sa fille, et s'en fut.

Mlle Berthe s'alla blottir au coin de son feu, et tomba dans une tendre rêverie. C'est-à-dire qu'elle s'endormit profondément, comme on a coutume de faire en pareil cas.

Elle se réveilla, engourdie et maussade. Trois heures! Il n'était que temps de changer de robe, et de partir, si l'on voulait venir à bout de ses courses et de ses visites. Déjà, Mme Florimonde entrait dans sa chambre, et grondait: "Eh bien, voyons, Berthe, à quoi penses-tu? Nous sommes en retard..."

Dehors, il pleuvait, il faisait froid. Berthe s'ennuya, et ne dit mot en quelque lieu qu'on l'eût menée. Elle était préoccupée, elle songeait: "Hélas, lequel épouserai-je? Je les aime bien tous deux. Et ils m'adorent également... Alexis Varaïoff a bien du charme, mais le petit prince témoigne de beaucoup plus d'esprit; puis son costume noir et bizarre d'officier japonais lui sied à merveille; et il monte parfaitement à cheval... Il est vrai que l'autre m'a fait voir son portrait en chasseur d'ours, avec une toque de fourrure: ah! certes, un beau veneur..."

Et toujours, elle ajoutait: "Il faut pourtant que j'en épouse un. Je le dois. Ils m'aiment tant!"

* * *



Montréal, métropole du Canada, juin 1904

Cl. Laprès & Lavergne, 360 rue St-Denis, Montréal